

Serge BONADONNA

**FORMES URBAINES
DES LOIS DE FORMATION A L'ADAPTABILITE**

Cette étude avait fait l'objet d'un contrat de recherche avec la Mission de la Recherche Urbaine, et avait été menée dans le cadre de l'Atelier d'Urbanisme de l'École Nationale des Ponts et Chaussées de 1981 à 1985

INTRODUCTION

Le texte que l'on va lire est tiré d'une recherche effectuée de 1981 à 1985. Depuis la diffusion du rapport final, plus d'un an s'est écoulé : il a permis de recevoir critiques et commentaires, et, avec le recul, de pouvoir mieux situer ce travail d'une part par rapport aux études sur la Ville, d'autre part par rapport à sa propre voie qu'il permet peut être d'inaugurer.

A son origine, on trouve deux préoccupations qui participaient du fond général de "Crise".

Depuis les années 1973 - 1974, l'idée de développement ou même de progrès s'était trouvée reformulée ; il était alors apparu nécessaire d'adapter l'édification du cadre bâti à la fois aux nécessités d'économie imposées par la conjoncture, et à de nouveaux comportements qui semblaient émerger.

Cette crise avait par ailleurs précipité la conception architecturale et urbaine dans le doute et l'incertitude (ou du moins elle en avait accéléré le processus), elle qui jusque là avait été affirmée et plutôt triomphante.

Déjà, Depuis quelques années on assistait à un retour vers la "Ville Traditionnelle", tant sur le plan des projets que sur celui des études proprement dites, mouvement qui se poursuit encore.

Dès lors, tout travail portant sur une analyse fine du tissu urbain et qui pouvait tenir compte à la fois des formes et du vécu, et qui, d'un autre côté pouvait servir d'auxiliaire à la projection pour des processus fins de valorisations d'espaces, trouvait un grand intérêt.

Au cours du travail de recherche, au fil des années, ces préoccupations précises se sont peu à peu estompées, pour laisser apparaître en toute lumière la question fondamentale qui en réalité sous tendait ce travail, redoutable et déraisonnable dans sa simplicité : existe-t-il des mécanismes propres de formation de la ville, autrement dit, peut-on essayer de comprendre comment tous les éléments qui la composent, qu'ils soient d'ordre morphologique, économique, culturel, politique ou historique, s'articulent entre eux et comment la Ville peut rester cohérente malgré les variations qu'elle peut subir au cours du temps ?

Cette question fondamentale était déjà en germe dans une étude menée sur les places européennes quelques années auparavant.

Il s'agissait alors au travers d'exemples de places remarquables d'une part de vérifier l'existence de liens entre leur typologie et les fonctions qu'elles abritent, et d'autre part, d'essayer de dresser un répertoire des éléments qui les composent, pour essayer de mettre en évidence l'existence d'éléments invariants. Les résultats furent tout à fait encourageants. (1).

Ainsi donc, l'hypothèse selon laquelle il peut exister des caractéristiques constantes dans les espaces produits pouvait apparaître comme n'étant pas dénuée de tout fondement.

Et cette mise en évidence d'invariants pouvait être considérée comme étant le premier pas dans la révélation de ces mécanismes que nous évoquons plus haut.

(1) Serge Bonadonna-Places Urbaines-UPA4.1976. Ronéo -Parmi les différents résultats obtenus, on peut en citer deux: une régularité de la forme générale de la place en rapport avec sa destination: d'une manière générale, les places "sacrées" (parvis de cathédrales) ou "civiques" (place du municipale) sont plutôt carrées les places de marché rectangulaires (avec une disposition en L qui lie parfois les deux); une grande similitude dans la dimension des places, certaines dimensions revenant souvent, que ce soit comme côté du carré ou largeur du rectangle et formant en quelque sorte des seuils: 30-70-90-120 mètres .

Mais ce que l'on avait vu pour les places pouvait il être transposé à la ville elle-même, quitte à la supposer décomposée en formes urbaines? Chaque ville est unique par son origine, son histoire son environnement géographique, son rôle dans la vie économique, par son appartenance à des unités territoriales plus vastes, et ses rapports avec la campagne environnante. Elle n'est pas isolable, et l'on peut difficilement établir des comparaisons entre villes si l'on veut dépasser l'arbitraire de la définition administrative ou le flou des clichés ou des idées générales. D'un autre côté, comment définir de manière précise ce terme de forme urbaine, de façon à ce que l'on puisse espérer voir apparaître des caractéristiques remarquables ou constantes, au travers de comparaisons et de classements, comme cela avait pu être fait pour les places. Ces formes sont des objets dont les limites sont diffuses dans le tissu de la ville; elles peuvent accepter des morphologies ou des usages différents au sein d'une même ville et à fortiori entre villes différentes. Comment les distinguer, comment les isoler de leur environnement? Cela risque d'être autrement plus complexe que pour les places qui sont des objets clairement identifiables (encore qu'il faille bien tenir compte des liens qui les rattachent à leur environnement).

Il est donc vite apparu indispensable de reconstruire une manière d'aborder ces questions en partant de quelques concepts de base simples .

La Ville est un tout composite : c'est en effet l'assemblage d'éléments isolables parfaitement identifiables, voiries, parcellaires, bâtiments, espaces vides, etc.

Mais en même temps, l'assemblage de ces parties donne au tout une dimension supplémentaire qui n'est pas perçue dans chacune des parties et qui relève justement de l'urbain.

Une analyse purement formelle de la ville ne peut donc se faire par l'étude séparée de chacune des parties. En fait l'analyse formelle menée seule est insuffisante pour rendre compte de la réalité de la ville. Même si la forme joue sans doute un rôle important, elle n'est que la résultante d'un faisceau d'influences.

La ville n'est pas un décor ; elle est un lieu où sont concentrées les activités humaines ; elle s'adapte à ces activités, elle est donc intimement liée aux conditions générales du développement historique : conditions économiques, culturelles, politiques, sociales qui deviennent les conditions de sa production. La forme elle-même intervient dans ces conditions générales, si bien que la ville apparaît comme un ensemble complexe liant des aspects formels, culturels, économiques, sociaux ou politiques étroitement inter-dépendants.

On voit donc que l'on ne peut mener une étude de la forme séparée de ses conditions de production et d'utilisations. Or, celles-ci changent selon le lieu et le temps.

Si l'on veut comparer des formes urbaines afin d'en comprendre les caractéristiques on ne peut le faire avec des objets délocalisés. Il nous faut, au contraire, situer l'objet à étudier dans un lieu dont nous pouvons connaître les caractéristiques géographiques ainsi que socio-politiques ou économiques, tant présentes que passées.

A partir de ce cadre, il fallait nous donner des sites d'études et une méthode d'analyse qui tienne compte de ces principes.

Pour répondre à ces impératifs, nous avons choisi de faire porter notre recherche sur un certain nombre de périmètres précis et limités. Par ce choix, nous voulions éviter la recherche illusoire des vérités totalement générales.

L'un des buts de l'étude étant de mettre en évidence l'existence d'invariants dans les formes urbaines, nous pensions qu'ils n'en seraient que plus probants si les périmètres choisis enferment des formes différentes. Sans faire une analyse très fine, il est simple de distinguer dans la ville des secteurs "apparemment" différents : par la morphologie, les usages, l'époque de formation, etc...

Par ailleurs, la volonté de tenir compte des aspects socio-politiques, géographiques ou économiques de chaque périmètre imposait que ceux-ci baignent dans le même contexte global, autrement dit qu'ils appartiennent à la même ville.

Tout cela nous avait conduit à retenir quatre périmètres parisiens, dont la diversité permettait d'espérer que par comparaison, des résultats obtenus dans chaque cas, nous puissions atteindre une certaine généralisation.

Ces quatre périmètres sont :

- le Quartier Maubert (5ème arrondt),
- quelques îlots entourant l'Opéra (2ème arrondt),
- une partie du Faubourg Saint-Antoine (11ème et 12ème arrondts),
- un groupe de H.B.M., Porte de Pantin (19ème arrondt).

Quant à la méthode d'analyse, il était indispensable qu'elle nous fasse parvenir à une description très fine, de façon à pouvoir y relever le plus grand nombre d'informations.

C'est à dire qu'il ne fallait pas passer par une réduction simplificatrice et mutilante et qu'il ne fallait pas d'autre part appliquer toute idéologie ou même théorie présupposée.

On pensait ainsi se donner les meilleurs chances de débusquer, s'ils existaient, les invariants cherchés.

Le retour vers la ville que nous évoquions plus haut avait alimenté de nombreuses études.

Parties d'Italie, dès la fin des années 60, les plus importantes d'entre elles avaient permis de définir et développer la méthode typo-morphologique.

S.MURATORI, C.AYMONINO, A.ROSSI avaient montré le rapport dialectique qui existait entre la morphologie des formes urbaines et la typologie des édifices. Ces méthodes avaient ensuite été développées en France et les contributions de l'équipe constituée autour de J.CASTEX et P.PANNERAI, ou de C.DEVILLERS furent décisives.(2)

C'est dans ce contexte que l'idée de notre travail prit naissance. Imprégné de ces méthodes et des résultats qu'elles produisaient, elle s'en écarta néanmoins assez rapidement.

Nous reviendrons plus en détail sur ces différences, lorsque nous bâtirons notre outil d'analyse.

Fondamentalement, la méthode typologique, en procédant par abstraction, ne pouvait convenir à une démarche où l'un des principes essentiels est d'essayer de saisir puis de maintenir jusqu'au bout de l'analyse la complexité de la réalité dans ses moindres détails.

Rappelons que pour obéir à ce même principe, nous n'avons pas cru pouvoir étudier des objets qui soient délocalisés.

D'un autre côté, il semblait qu'avec ces méthodes, une question restait en suspens: comme si les résultats qu'elles produisaient, et dont il ne faut pas négliger l'apport, venaient néanmoins s'arrêter juste avant d'aborder la question fondamentale: comme si ces types, ces rapports entre types et morphologie, ces correspondances entre types et groupes sociaux, éclairaient les faces successives d'un même phénomène sans jamais y pénétrer au coeur, comme s'ils n'étaient que les apparences émergentes d'un même ensemble plus complexe.

Il semblait nécessaire de dépasser l'outil typologique et de se donner une autre manière d'observer la Ville, plus fine, dans le sens où il fallait qu'elle soit capable de décomposer la réalité observée pour pouvoir en décrire chaque élément.

c'est à dire qu'elle soit capable de prendre en compte, à la fois et sur un même plan, la morphologie, bien sûr, les pleins et les vides, qu'ils soient publics ou privés, et les pratiques, le "vivant" contenu dans chaque parcelle de tissu.

Pour ce faire, nous avons décomposé le tissu de la ville en ses plus petites unités complètes possibles. Dans un premier temps, nous avons décrit et comparé chaque unité, ensuite nous avons étudié l'assemblage de ces unités qui transforme leur juxtaposition en forme urbaine.

Nous avons adopté la position de l'observateur extérieur qui décrit un objet sous toutes ses faces. C'est une façon d'essayer de décrire la réalité, parmi d'autres, mais celle sans doute qui permet les comparaisons les plus précises et les plus rigoureuses. Nous verrons plus loin, comment par un retournement inattendu, la question du lien entre l'observateur et l'objet observé s'est quand même finalement trouvée posée et résolue.

La description s'est faite au moyen d'indicateurs qui, bien qu'objectifs (nous nous sommes efforcés de ne jamais recourir à des appréciations qualitatives), ne sont pas toujours du domaine du visuel de façon à essayer de saisir tous les déterminants des formes urbaines.

(2) On trouvera les références bibliographiques des auteurs cités en fin de volume.

On pourrait revenir sur le choix de ces descripteurs. Il ne faut pas perdre de vue que ce travail était également une opération de défrichage. Nous avons essayé de faire en sorte que tout objet puisse être décrit, sous tous ses aspects avec la même grille d'analyse.

On peut simplement regretter l'absence, parmi ces descripteurs, de critères proprement financiers : chiffre d'affaire des entreprises, montants des revenus, des loyers, etc...

Malgré plusieurs tentatives pour tourner les difficultés, il n'a guère été possible de les prendre en compte avec suffisamment de rigueur : informations rares ou trop imprécises, difficultés de vérifications, manques importants impossibles à compenser, inégalités des niveaux de comparaison d'un objet à un autre ou avec les indicateurs d'autres domaines, etc. Tout cela a fait qu'ils n'ont pu être retenus pour qu'ils puissent être significatifs dans le résultat final.

Bien qu'ils n'en mettent pas en cause les principes essentiels, ils auraient sans doute permis d'y apporter des précisions complémentaires (nous ne désespérons pas d'inclure dans une prochaine phase ces indicateurs aux résultats).

Une fois nos champs d'études précisés, notre méthode de lecture définie, il restait une question importante à régler : celle du moment de l'observation.

La ville apparaît comme une fonction continue du temps. Elle est composée d'objets chargés d'histoire, dont les caractéristiques se combinent continuellement.

Le tissu urbain se recompose sur lui-même autant qu'au dehors ; il s'enracine dans ses parties anciennes d'où il accueille les nouveautés. Comment, dès lors, décrire et comparer des formes urbaines entre elles, chacune avec son histoire, composées peut être d'adaptations successives et de transformations, fondues dans l'histoire commune de l'ensemble.

Fallait-il nécessairement les observer sur de longues périodes ? Outre la difficulté qu'il y aurait à déterminer de telles périodes, de façon à avoir une base commune et rigoureuse de comparaison, il aurait fallu prendre garde de ne pas tomber dans une analyse historique.

Ces conditions historiques ne sont que l'un des éléments qui composent la ville et dont nous voulons saisir les articulations et il aurait fallu être capable de reconstituer l'histoire de ces articulations qui n'est pas simplement la somme des histoires des paramètres qu'elles lient, pour observer l'ensemble du processus qui se développe dans le temps.

En partant de l'hypothèse qu'à tout moment la ville est globalement cohérente (même si parfois de légers décalages peuvent subsister), nous avons supposé qu'une analyse faite à un instant déterminé, une coupe dans son mouvement continu, et qui tienne compte de la trace des états précédents à cet instant de référence (par des indicateurs de transformation, par exemple), pouvait nous permettre de saisir, avec une assez bonne approximation, un état de ces relations.

Tel était le cadre général de départ.

Tout au long de l'étude, nous avons essayé de maintenir une volonté et un caractère de recherche à notre travail, contrairement à l'habitude qui voit les recherches en architecture ou en urbanisme se terminer en essais et venir alimenter un vaste fond où elles cotoient idées ou opinions .

Elle a nécessité un